

Mon cher frère,

Il me semble que je t'ai écrit l'hiver dernier, tu n'auras pas reçu une lettre puis que je n'ai rien reçu de toi encore ni d'aucun autre de la famille depuis ce temps là. J'espère cependant que vous êtes tous bien et que tôt ou tard une lettre viendra me donner de vos nouvelles; ça me fera plaisir, car j'ai bien hâte d'en avoir. Depuis que j'ai écrit il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ce pays-ci; c'est pays nouveau où il n'y a pas encore 800 personnes tant Anglois que Canadiens, et je pense que ça ne sera de sitôt qu'il y aura une grande population; il n'y a pas assez d'avantage à venir s'y établir. La terre n'est pas bien bonne et telle quelle est il faut la payer un louis (5 piastres) l'arpent et elle produiroit encore assez si la sécheresse ne devenoit pas si grande pendant l'été; car ordinairement il ne tombe pas de pluie depuis la fin de Juin jus qu'au commencement d'Octobre. La meilleure récolte ne dépasse pas dix ou quinze minots; et les patates ne produisent pas encore autant.

En plusieurs endroits il faut espérer de traire les vaches à la fin d'Avril ou dans Septembre, par ce qu'elles ne trouvent pas assez d'herbe pour se nourrir, et si on les trait trop long-temps les vaches ne sont pas fortes pour endurer les pluies et le froid de l'hiver; car ici les animaux passent l'hiver de bon, et lors qu'il est très-rigoureux, comme l'année dernière, par exemple, il en meurt toujours plus ou moins de froid et de faim tout ensemble.

Ce n'est pas le Gouvernement Anglois qui nous gouverne ici, mais la Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson et la quelle le Gouvernement a donné cette terre pour un certain nombre d'années. Tout le monde murmure et est mécontent de la manière dont cette Compagnie conduit les affaires; c'est au point qu'on

qu'on a adressé une requête à la Reine afin qu'elle nous me un
gouverneur, qui n'ait rien à faire avec cette Compagnie et que le
prix des terres soit réduit à deux piastres et demie au lieu de
cinq. On attend le résultat de la requête avant de partir.

L'hiver passé j'ai acheté cent arpents de terre sur laquelle il y avait
déjà un peu de culture; mon profit n'a pas été grand à cause des
dépenses que j'ai été obligé de faire: engager deux hommes avec
leurs familles, à un gros prix, acheter les provisions pour les nour-
rir, et dans ce pays-ci tout est terriblement cher. Si un homme
de bonne volonté venoit se dévouer à la Mission et travailler pour
l'amour de Dieu comme je me suis dévoué moi-même, se
donnant à elle pour ainsi dire, voilà ce qui seroit bien, mais
qui aura cette volonté et ce courage; s'en trouveroit-il par hasard
quelqu'un par chez vous? Il me semble que si j'y allois, j'ai con-
fiance que j'en trouverois. Pendant que j'étois en Canada j'en ai
pas demandé par ce que je devois aller en Europe.

Mais peut-être que je pourrai faire quelque arrange-
ment avec Abraham Lambert qui paroit tout-à-fait décidé
à se rendre ici, malgré tout ce que je lui ai écrit pour le
décourager et l'en empêcher; car, ça seroit à son désavantage, quoi-
que moi, j'y gagnerois et le pays-même y gagneroit sous plu-
sieurs aspects. Après tout s'il vient il n'aura pas de reproches à me faire.

M^r Langevin m'a dit que Damasc s'attendoit que je paierois
les dépenses de son voyage, s'il venoit, ou que je lui rembour-
serois s'il faisoit le voyage à ses frais; et c'est ainsi que j'en
ai toujours entendu, excepté s'il venoit pour travailler pour
lui-même.

J'ai fait entreprendre ma maison, mais mon église
n'est pas encore, s'il venoit le Printemps prochain, il seroit
encore temps, et il me rendroit un très grand service. J'attends
un prêtre du Canada qui pourroit s'en mener avec lui.
C'est M^r Cozcan qui leur fourniroit les moyens de se
mettre en route.

Si je savois où se trouve Damasc j'en aurois écrit à lui.

même, mais j'en ne le sais pas; tâche de lui faire savoir
ce qui en est au plutôt possible.

Ma santé est bonne, excepte cette infirmité dans mon
bras droit qui bien loin d'aller mieux ne fait qu'aug-
menter. Le bon Dieu l'aient ainsi, que son saint nom
soit béni.

Fais part de cette lettre à tous les parents que j'osés
affectueusement, et crois moi ton frère affectueux
+ Mad. Evêque de St. Jean d'Acadie